

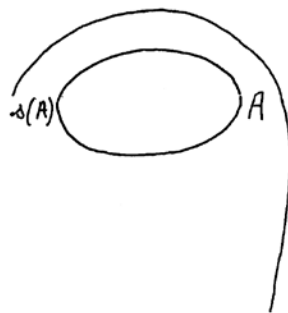
Le graphe : un jardin aux sentiers qui bifurquent deuxième partie

En un premier temps, l'attention flotte également entre le fil de l'intention et le fil signifiant.

Ce flottement est précisé en prenant en considération les deux zones où ces fils viennent à se rapprocher et semblent se croiser.

L'équivoque du message et l'équivoque de l'Autre.

Si l'on tient bien compte de la disjonction entre les deux pistes, on comprendra que le message n'est jamais tout à fait adéquat à l'intention. À l'intérieur du message lui-même, il faudra distinguer d'une part le message qui dit clairement le besoin supposé déterminant pour l'intention et d'autre part le message comme demande qui implique avant tout le fil signifiant. Il faut prendre la mesure de « la marge où la demande se déchire du besoin »¹. Il faut distinguer la double valeur tant du message que du grand Autre et la double valeur tant du trajet qui va du grand Autre au message que du trajet qui va du message au grand Autre ; le message comme traduction du besoin – *traduttore traditore* - est tout à la fois fidèle au besoin et trahissant le besoin.



Le message n'est pas seulement déterminé par le besoin, mais par quelque chose qui part du grand Autre. Ce grand Autre n'est pas d'abord la personne soignante, le père ou la mère, ni non plus un ensemble de mots à disposition pour former des phrases ; mais le lieu du signifiant avec son bouillonnement de transformations comme le travail du rêve le montre avec ses métaphores, métonymies, présentations et élaborations. L'Autre n'est

¹ Écrits, p. 814.

pas d'abord une personne, mais la marmite où bouillonne le signifiant. La demande est sans doute radicalement *conditionnée* par le besoin ; l'analyste prête certes attention aux besoins de l'analysant et n'a aucune peine à reconnaître les conditions particulières, difficiles ou impossibles de la vie de l'analysant, mais l'analyste doit éviter de se laisser prendre dans les filets de ces conditions ; il s'agit, dans l'attention flottante, non pas d'oublier ces besoins, mais de laisser *également* flotter notre attention vers une autre part, vers ce qui, dans la demande, n'est pas conditionné par le besoin, mais qui se joue radicalement à partir de l'Autre, à partir du bouillonnement du signifiant ou du travail de l'inconscient. C'est parce que ce fil n'est plus conditionné par le besoin qui semblait tout conditionner (notamment le fil intentionnel), que l'appel de la demande peut être dit inconditionnel à l'endroit de l'Autre : ce qui est demandé à l'analyste c'est de prendre en charge bien plus que ce qui provient des multiples besoins et conditions difficiles dans la vie de l'analysant, il doit avant tout prendre en charge l'inconditionnel de ce qui se joue dans le grand Autre.

Tant que le besoin peut être satisfait pleinement, tout se boucle parfaitement et l'on ne voit pas l'autre fil. Heureusement, le besoin n'a jamais de satisfaction complète. Et le besoin apporte avec lui son insatisfaction où s'ouvre nécessairement le champ de l'appel de la demande, qui est inconditionné parce qu'il ne répond plus aux conditions du besoin. La marge est énorme entre d'une part le besoin et sa satisfaction et d'autre part la demande inconditionnée qui se présente comme demande d'amour inconditionné. Bien entendu, il arrive que cette marge soit comblée quand une personne, la mère par exemple, parvient à se prendre pour l'Autre, prend la place du grand Autre, et prétend combler tous les besoins de l'enfant avec un amour tout-puissant. « Piétinement d'éléphant du caprice de l'Autre », dit Lacan ; c'est le caprice de vouloir répondre complètement aux besoins « qui introduit le fantôme de la Toute-puissance non pas du sujet, mais de l'Autre où s'installe »² la demande du sujet. Le lieu de l'Autre dans sa complexité (qui implique tout le graphe) est alors remplacé par une personne toute-puissante qui prétend tout combler. Un piétinement semblable est en jeu dans l'analyse quand le psychanalyste non seulement usurpe la place de l'Autre, mais encore prétend pouvoir donner les directives adéquates pour combler, un tant soit peu, les besoins de son patient. La place de l'Autre est alors ravalée à une personne, dont la Toute-puissance se résume à pouvoir répondre aux besoins et aux demandes du patient, égalées à des besoins.

On pourrait penser qu'un tel abus de pouvoir devrait être bridé par la loi : la loi qui commanderait à la mère de ne pas être incestueuse ou la loi qui commanderait à l'analyste de ne pas commettre des passages à l'acte, ou la loi de ne pas répondre à la demande, etc. Mais ce ne sont là que des lois négatives, des lois d'interdiction qui n'introduisent pas à ce qu'il faut faire, qui n'introduisent pas à l'attention également flottante. Il ne suffit pas de rejeter les blocs de rocher encombrant le chemin pour dessiner le chemin, pour trouver la méthode. Positivement, l'attention doit flotter également entre le besoin qui est toujours conditionné et le bouillonnement de ce qui se joue au lieu de l'Autre qui n'est pas conditionné par le besoin.

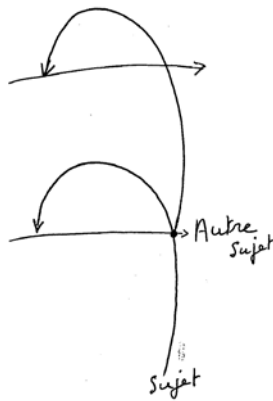
Si la demande, comme demande d'amour, se détache radicalement du besoin, elle apparaît comme une demande parfaitement inconditionnée : « aime-moi pour moi-même et rien que pour moi-même ». Demande d'amour pur qui apparaît comme

² Écrits, p. 814.

parfaitement dégagée de toutes les contingences de la situation et des besoins. C'est la demande de l'analysant qui veut être le seul et unique pour son analyste ; mais c'est aussi la demande de l'analyste qui veut éventuellement que l'analysant investisse tout et sans condition dans son analyse. Demande monstrueuse parce qu'inconditionnée, cette demande a pourtant toute sa fonction à condition d'être dialectisée. Car cet inconditionnel révèle précisément non pas que l'Être de l'analyste ou de l'analysant est absolu (comme l'amour et l'amour pur voudraient le croire), mais bien plutôt qu'il y a deux pistes bien détachées l'une de l'autre (en quoi consiste ici l'attention également flottante), autrement dit dans l'expression « condition absolue », l'absolu veut dire principalement détachement, détachement du besoin pour ouvrir une autre piste ; la condition absolue de la demande est d'être non seulement soumise au besoin, mais encore détachée du besoin pour être soumise absolument – c'est-à-dire en se détachant -, soumise à ce qui se concocte dans le grand Autre. Le désir n'est pas la demande ou la demande d'amour inconditionnée, il n'est pas davantage dans le besoin, il est dans le flottement entre les deux : « le désir s'ébauche dans la marge où la demande se déchire du besoin »³. Le désir est à chercher dans la fourche qui sépare les deux pistes à partir de l'équivoque du grand Autre, d'une part comme réserve de mots pour exprimer le besoin et d'autre part comme lieu du bouillonnement créatif du signifiant.

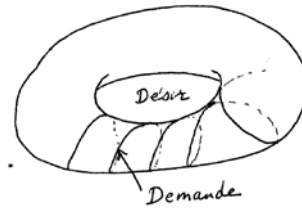
L'intersubjectivité névrotique.

Le propre du névrosé est de comprendre cet Autre par le truchement des figures parentales qui ont été les premières personnes impliquées, impliquées dans la langue (au sens linguistique), mais surtout impliquées dans la « lalangue », comme surgissement de ce bouillonnement signifiant. Le grand Autre est alors vu comme la Mère ou le Père. On peut alors leur prêter à eux aussi une intention, un fil intentionnel et le graphe peut tout simplement se redoubler :

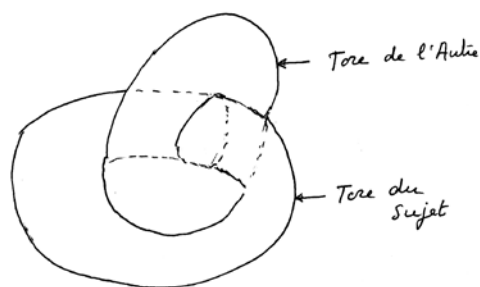


Je rappelle que la demande n'aboutit pas à combler le besoin et se répète, elle tourne en rond et fait apparaître au milieu, dans l'intervalle la question du désir autour duquel elle tourne.

³ Écrits, p. 814.



Quand le névrosé personnalise le grand Autre, le graphe de la demande du sujet n'est pas nécessairement piétiné comme c'était le cas lorsqu'un grand Autre personnifié prétend combler tous les besoins. Lorsque la personne du grand Autre ne comble pas tous les besoins, elle laisse à désirer, elle est à la place du désir, dans la fourche de la demande du sujet, dans l'entre-deux du fil de son intention et du fil du signifiant. Et le grand Autre est supposé demander ce que le sujet désire. Lacan a exposé cette figure comme deux tores enlacés :



L'Autre est compris comme un autre sujet et une telle personification du grand Autre fait déjà l'impasse sur la faille, le problème, l'impossibilité à l'intérieur du grand Autre, inhérents au grand Autre comme tel. Cette opération (névrotique) transforme toute l'équivoque du lieu de l'Autre en une mise en scène intersubjective où un sujet est réciproque de l'Autre, de l'Autre sujet.

Question de l'Autre et à propos de l'Autre.

Il faut au contraire comprendre l'équivoque de l'Autre comme point d'interrogation et ce point d'interrogation oscille entre quelque chose (qui pourrait être du besoin conditionné) et rien (absolument détaché de tout ce qui est du besoin et même en conséquence détaché de tout ce qui est). Entre quelque chose et rien, c'est l'enjeu de l'objet transitionnel de Winnicott - « la bribe de linge, le tesson chéri que ne quittent plus la lèvre, ni la main » - et de l'objet a de Lacan. C'était déjà à partir de cet objet a qu'avait pu se former le moi idéal, non pas comme un avatar d'une personne, mais comme l'enrobage de cette petite « res » - rien ou quelque chose, qui fait problème au

cœur du grand Autre. C'est cet objet a, qui met en place justement le désir à partir de l'Autre. C'est l'objet a qui « cause le désir »⁴.

Exemple. À ce point précis, je peux reprendre mon exemple clinique : « ce n'est pas ma mère ». Le grand Autre ici justement n'est pas la personne de la mère ; par la négation, ce qui est annoncé n'est pas simplement une affaire de personnes et d'erreurs sur la personne, mais autre chose qu'une personne ; la personne dans mon rêve ne représente pas une personne, mais plutôt la question « quelque chose ou rien ? » et c'est cela qui cause le désir.

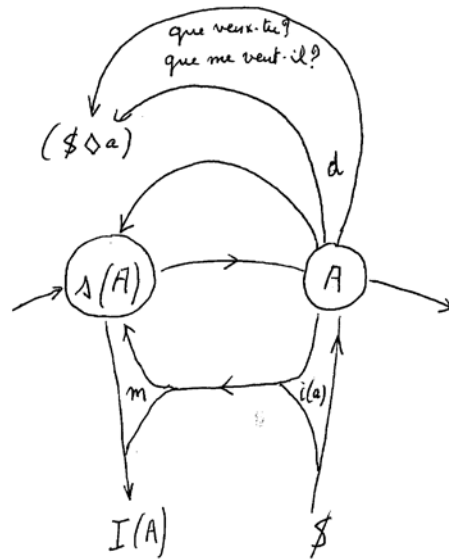
Naturellement, contrairement à une personne et à une demande qui tourne autour de la personne, ce « quelque chose ou rien » ne peut pas être cerné, ne peut pas être maîtrisé. Quand nous voulons parler de ce point de faille dans le grand Autre, faire un discours sur ce « quelque chose ou rien ? », sur l'objet a, nous butons sur l'impossible en raison même de l'objet a ; nous butons sur un « je ne sais pas », un non-savoir radical. « L'inconscient est discours de l'Autre », à comprendre comme une détermination objective : l'inconscient est un discours qui a pour objet l'Autre, un discours sur l'Autre, non pas l'Autre comme un des personnages du complexe d'Œdipe, mais sur l'Autre comme essentiellement équivoque et comprenant l'impossible représenté par l'objet a. Autrement dit, l'inconscient prend pour objet l'objet a et tourne autour.

Mais l'Autre – en tant qu'il n'est pas simplement personnifié – a aussi des conséquences et la conséquence nécessaire et immédiate de l'Autre ainsi précisé, c'est le désir : « le désir de l'homme est le désir de l'Autre », à savoir c'est l'Autre qui désire, c'est ce petit « quelque chose ou rien » dans l'intervalle du besoin et de la demande, dans l'égale distance entre le fil de l'intention et le fil signifiant, qui cause le désir dans ce qu'on peut appeler le désir humain. Si l'on supprime l'intervalle entre les deux fils, si on supprime l'attention également flottante, le désir disparaît.

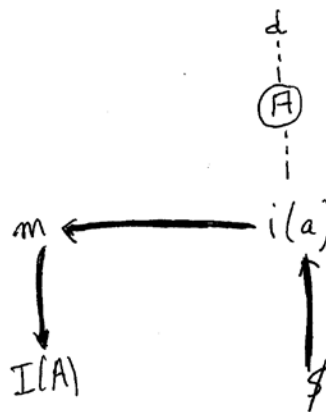
C'est donc le grand Autre et plus précisément la question « quelque chose ou rien » qui peut le mieux rendre compte du désir. Le sujet attend la réponse de l'Autre, de l'Autre dans l'équivoque du fil de l'intention et du fil signifiant, mais il n'y a personne qui puisse répondre à cet endroit (une personne qui joue le grand Autre est toujours susceptible de piétiner la structure de la faille). La réponse qui revient au sujet est donc encore une *question supposée* posée par l'Autre, prêtée à l'Autre, dans le droit fil du désir de l'Autre. L'Autre poserait ainsi la question au sujet : « *Che vuoi ?* Que veux-tu ? »⁵. Bien sûr, il n'y a pas de réponse possible, sinon en dégradant le désir à une demande ou à un besoin. Mais quel est cet Autre qui poserait la question ? Pour poser question, il se représente toujours sous forme d'une personne *qui n'en est pas* – personne bizarre, par exemple mais pas nécessairement sous forme du psychanalyste – une personne, qui ne vaut que comme le supposé émetteur d'un oracle qui mettrait le sujet sur la voie de savoir ce qu'il veut en son inconscient. Et comme la réponse se fait forcément attendre, la question se retourne : « que me veut-il, ce psychanalyste qui me poserait la question de ce que je veux ? ».

⁴ Écrits, p. 814.

⁵ Écrits, p. 815.



La réponse à cette question ambiguë – que veux-tu ? que me veut-il ? – est elle-même ambiguë. Ce que le sujet « désire se présente à lui comme ce qu’il ne veut pas »⁶ en raison même de la structure équivoque du grand Autre (besoin conscient où il veut et signifiant inconscient où il désire). Mais dire que le désir est « ce qu’il ne veut pas » relève de la dénégation, c’est aussi dire que ce qu’il veut au plus intime de lui-même, c’est son désir, il faut sauter du vouloir ou désirer et du désirer au vouloir pour saisir quelque chose du désir. Ce désir qui tient à l’inconscient ne peut apparaître que comme tombant par intermittence dans son vouloir, comme dans une formation de l’inconscient, un rêve, un lapsus, un acte manqué, un mot d’esprit qui apparaît en un instant fugace pour aussitôt disparaître. S’il ne peut apparaître que par intermittence c’est en raison de la carapace imaginaire de la conscience de soi et d’un vouloir supposé toujours égal à lui-même qui nous empêche de flotter, autrement dit en raison de la prévalence du circuit $i(a) - m - I(A)$ qui filtre très largement tout ce qui pourrait apparaître de l’inconscient. On aurait donc le schéma suivant :



⁶ Écrits, p. 815.

L'attention également flottante commande de tenir une égale attention pour ce qui est de désir qui apparaît intermittent et pour la conscience de soi qui apparaît permanente. À vrai dire, il s'agit même de renverser aussi l'intermittence/permanence et de considérer *également* que c'est le désir qui est permanent (parce qu'il implique toute la structure), tandis que la conscience de soi n'est qu'intermittente (parce qu'elle se réduit à une structure tronquée).

Il s'agit précisément de flotter entre la permanence de la conscience de soi et la permanence du désir, ou encore entre la permanence de la piste de l'intention et la permanence de la piste du signifiant, pour donner une place au désir lui-même dans sa fugacité.

Mais le désir est d'abord quelque chose qui nous échappe et qui correspond à une question, une double question. D'abord la question qui viendrait de l'Autre, de l'Autre équivoque, lieu du code et lieu du bouillonnement créateur du signifiant, de l'Autre où s'inscrit la faille ; cette question s'énonce : que veux-tu ? On imagine facilement que cette question est posée par un grand Autre personnifié, mais elle sourd de ce petit « quelque chose ou rien » qu'est l'objet a. Et c'est en ce sens qu'on peut déjà dire que l'objet a cause le désir. Parce qu'elle est posée par un grand Autre qui tout à la fois se présente comme un personnage et qui n'existe surtout que par le mystérieux objet – objet ou rien – qui se cache au cœur de ce grand Autre, cette première question se redouble d'une autre question posée par le sujet, et cette question ne s'adresse pas directement à l'Autre personnifié (à la deuxième personne : « tu »), car celui-ci pourrait être trompeur, et même fondamentalement trompeur puisqu'il cache en lui ce mystérieux objet a. Cette deuxième question s'énonce à la *troisième personne* : que me veut-il ?

C'est dans le jeu des deux questions que se présente d'abord le transfert où l'on saisit toute l'ambiguïté de l'Autre qui n'est un sujet, qui n'est personnifié que par provision ; comme une personne, il s'adresse à moi, qui m'en trouve remis en question et subverti comme sujet (dans la première question), mais je le questionne en silence, en mon for intérieur, comme un objet, objet qui cause le désir.

Le fantasme comme support pour les deux questions de l'Autre.

Le désir flotte ainsi entre ces deux questions. Et il n'existe qu'en s'appuyant tout à la fois sur le sujet barré, subverti par la question posée par l'Autre (que veux-tu ?) et sur l'objet a, caché au fond de la question du grand Autre (que me veut-il ?). Si le désir flotte entre la piste de l'intention et la piste du signifiant, s'il « s'ébauche dans la marge où la demande de déchire du besoin »⁷, dans l'entredeux du signifiant et de l'intention, il ne trouve de consistance qu'en s'appuyant sur les points de départ des deux questions. Et il se supportera encore dans la réponse attendue à ces deux questions.

Première question. Que me veux-tu ? Che vuoi ? (à savoir qu'attends-tu du grand Autre ?). La réponse s'impose directement : d'être sujet, effet du signifiant. Mais ce sujet du signifiant est absolument éphémère, évanescent. D'être subordonné au signifiant, c'est-à-dire à ce que se joue dans le moment fugace d'un lapsus, d'un rêve, d'un acte manqué, la réponse apparaît comme un éclair éphémère qui se dissipe dès qu'il est apparu, on peut dire qu'il s'agit du sujet dans son aphanisis.

⁷ Écrits, p. 814.

Deuxième question. Que me veut-il ? doit aussi se fixer par la réponse escomptée et cette réponse correspond toujours à la structure de l'objet a : « quelque chose et rien » ; quelque chose qui tiendrait la place de rien.

Le désir pour trouver une certaine consistance doit ainsi toujours être supporté, soutenu par le sujet barré et par l'objet a, plus précisément par l'articulation entre le sujet barré et l'objet a. Cette articulation se joue dans le fantasme.

Cette articulation est nommée par Lacan le *poinçon* du fantasme. Ce poinçon peut se présenter comme un point, le point d'articulation. Ainsi on tient ensemble tout à la fois le sujet barré et l'objet a dans le scénario du fantasme.

Exemple. Je reprends mon exemple « ce n'est pas ma mère ». Mettons entre parenthèses la négation « ce n'est pas », qui indique tous les détours qu'il faut faire pour entendre ce dont il s'agit. Et retenons « ma » et « mère ». C'est « mère » qui pose la question : « que veux-tu ? » ; car c'est à partir de ce signifiant survenu dans mon rêve que je suis mis en question comme sujet, c'est mon rêve qui m'interpelle : « qui suis-je ? » pour avoir commis ce rêve avec cette personne que je dis ne pas être ma mère et c'est ma mère venue d'on ne sait où qui m'interpelle : « que veux-tu au plus intime de ce rêve où tu m'as fait venir, sous la forme de dire que ce n'est pas moi, ta mère ? ». Mais du côté du « ma », du moi, je ne peux qu'évoquer la question : « que me veut-elle à moi ? » Non pas elle comme personnage qui a voulu telle ou telle éducation, mais en ce qu'elle cache au plus intime d'elle-même, en ce qui conditionne tout ce qu'elle veut et son désir à elle, en cet objet a, quelque chose ou rien, où le désir était déjà là avant ma conception.

Mes deux questions où s'ébauche le désir donneront aussi l'esquisse de deux éléments de réponse où le désir trouvera une certaine consistance. La réponse à ces deux questions se trouve donnée dans le fantasme, supposons par exemple le fantasme d'une scène primitive où moi comme sujet suis confronté à l'objet de désir de ma mère. Mais cette présentation du fantasme comme *sujet* regardant face à la scène, à l'objet regardé n'est qu'un schéma très simplifié, car c'est justement moi comme sujet en train d'être conçu qui est mis en scène dans la scène primitive. Quant à l'*objet*, l'objet qui cause mon désir n'est pas simplement la scène d'accouplement des parents, mais le regard, à savoir le point aveugle où je ne comprends plus rien et devant lequel je me trouve défaillant. Et l'objet peut être encore un objet oral, paradis perdu que je voudrais retrouver, ou un objet anal ou un objet vocal qui m'interpelle.

Quelle que soit mon fantasme, nous devons comprendre l'articulation du sujet et de l'objet, ou le poinçon, comme une articulation très complexe de quatre opérations logiques entre lesquelles, il faudra flotter. Ces quatre opérations logiques peuvent être représentées par les quatre symboles suivants :



Le scénario représente la conjonction du sujet barré et de l'objet a. Les deux questions et les deux fils se figent dans un point qui semble unique ; les deux questions semblent pouvoir s'appuyer l'une sur l'autre dans une espèce de réciprocité de vouloir où ce que veut l'un pourrait répondre à ce que veut l'autre. Mais le fantasme implique aussi la disjonction radicale du sujet barré et de l'objet a ; les deux questions restent complètement disparates, sans rapport comme c'est évidemment le cas dans le fantasme de la scène primitive, où le voyeur ne désire pas la même chose que le couple vu ; et une semblable disjonction – sans rapport – se joue dans tout fantasme. Deux autres opérations s'imposent encore en fonction de la primauté donnée tantôt au sujet barré (sujet barré plus grand que objet a), tantôt à l'objet a (objet a plus grand que sujet barré).

Exemple. Dans mon exemple, vais-je partir du « moi » et même du sujet sidéré, barré, étonné par sa propre apparition pour y trouver secondairement l'objet a, quelque chose ou rien, qui fut désiré par la mère par exemple ? Je dirai alors que l'objet a est inclus dans ma question de sujet. Ou vais-je partir de l'objet a, par exemple de l'objet intérieur à ma mère, que je ne veux pas reconnaître ? Je dirais alors que ma question de sujet est incluse dans l'objet a et que je m'inscris dans l'histoire de l'objet d'un désir.

Le poinçon qui articule ces quatre opérations impossibles, contradictoires entre elles implique de passer de l'une à l'autre, de flotter dans l'articulation du fantasme. On pourrait penser que pour aborder cliniquement le fantasme, il faut flotter également entre ces quatre possibilités. Mais c'est bien plus, c'est le fantasme qui implique *en lui-même* cet égal flottement entre les quatre lectures et la règle de l'attention également flottante ne fait que suivre la structure flottante même du fantasme.

Si le désir n'existe et ne prend consistance qu'en se supportant sur le fantasme, ce fantasme n'est pas un point fixe comme une lecture trop rapide du graphe pourrait le faire croire, c'est tout un circuit d'interrogation.

On ne peut donc dire que le fantasme vaudrait comme un signifiant transcendant ou comme la vérité du sujet. De par sa fonction de support du désir et de tout désir, on pourrait penser que le fantasme se trouve en position « méta » par rapport aux vicissitudes de la vie ; mais il n'en est rien ; ce fantasme ne doit être lui-même que dans le mouvement de l'attention également flottante impliqué dans le graphe, il n'est lui-même rien d'autre que ces multiples lectures qui tournent et n'en finissent pas de tourner ; il est lui-même ce qui se joue dans les vicissitudes de la vie. Il n'y a pas de métalangage, il n'y a pas de position « méta », à côté ou surplombant, parce que nous sommes toujours engagés à flotter dans ces chemins multiples qui bifurquent. C'est le psychologue qui croit pouvoir donner le plan de l'appareil psychique ; mais le graphe fait toute autre chose, il implique de le parcourir, d'être dans le chemin ; et chacun des points du chemin – le fantasme par exemple comme un point du graphe – est constitué par un entrelacs de chemins.

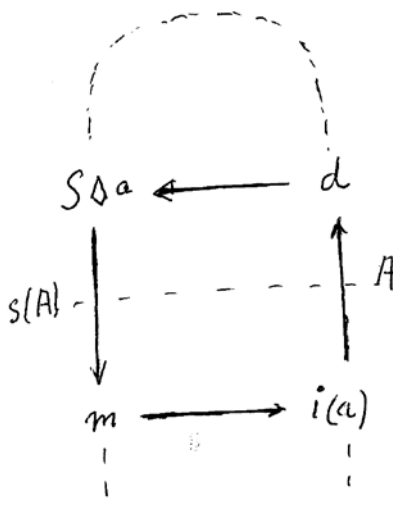
Le circuit des méconnaissances comme chemin imaginaire de la reconnaissance.

Pourtant le fantasme en tant qu'il sert de support pour le désir se présente toujours d'abord comme un scénario figé, dans la conjonction du sujet et de l'objet a. Si le désir ne peut se reconnaître que via le fantasme, c'est toujours une méconnaissance de la structure flottante du fantasme. La reconnaissance du désir dans et par le fantasme est toujours une méconnaissance.

D'une façon semblable, on peut voir dans la partie inférieure du graphe, que la reconnaissance du moi par le truchement du moi idéal – $i(a)$ – est aussi toujours une méconnaissance, méconnaissance des autres pistes du graphe.

On pourrait penser qu'il serait souhaitable de supprimer la méconnaissance pour arriver à une connaissance enfin adéquate ; il n'en est rien, ce serait encore une autre méconnaissance ; il n'y a pas moyen de comprendre le désir sans la méconnaissance impliquée dans le fantasme et il n'y a pas moyen de comprendre le moi sans méconnaissance impliquée dans le moi idéal.

Pourtant les méconnaissances sont inversées : dans le cas de la reconnaissance du désir, on part de la droite du schéma pour s'appuyer sur la méconnaissance à gauche, tandis que dans la reconnaissance du moi, on part de la gauche du schéma pour s'appuyer sur la méconnaissance à droite. On peut suivre un chemin – c'est-à-dire une méthode – de reconnaissance-méconnaissance. Le désir trouve son support dans le fantasme. Le fantasme trouve son support dans le moi. Le moi trouve son support dans le moi idéal. Et le moi idéal dans le désir.



Ce circuit explicite un certain but de l'analyse. *Wo Es war soll Ich werden*, « je dois dans l'analyse advenir, là où s'était dans l'inconscient »⁸. Dans le processus de l'analyse, il s'agit d'avancer la question du sujet et de son désir, mais cette avancée exigée par *Wo Es war soll Ich werden*, n'est rien sans ce circuit imaginaire, il n'y a pas moyen d'éviter la voie imaginaire du circuit des reconnaissances-méconnaissances : volonté de reconnaissance et résultat de méconnaissance. Pourtant chacune de ces méconnaissances est riche de tout un processus symbolique pourvu qu'on l'analyse convenablement : ainsi le moi idéal doit s'entendre comme enrobage de l'objet a et ainsi, par l'objet a qui figure la question de l'Autre, ouvrir au désir ; ainsi le fantasme doit s'entendre comme l'articulation très complexe impliquant toutes les lectures possibles, tous les chemins possibles, y compris celle qui s'appuie sur le moi. Ainsi, le moi, le « je » qui doit advenir dans l'analyse – autrement dit « m » - ne sera plus simplement

⁸ Écrits, p. 816.

l'actualité du moi déterminé par le moi idéal, mais il sera riche de tous les chemins possibles, par l'intermédiaire du message qui s'est prononcé.

Le fantasme, par son articulation complexe, par son poinçon, est l'étoffe du « Je » en tant qu'il implique le grand Autre, ce qu'on peut dire du grand Autre, le discours sur l'Autre, le discours où je m'étais interrogé sur ce qu'il est, sur ce qu'il me veut sans pouvoir y répondre et qui restait inconscient. Le « m » peut certes être entendu comme purement imaginaire, mais dans le circuit de la voie imaginaire des méconnaissances, il est aussi riche de tout le questionnement du désir. À nouveau, il s'agit de flotter entre ces deux interprétations du moi tout à la fois pour ne pas se laisser prendre dans la seule réduction d'un moi dépendant de l'image $i(a)$ et pour laisser la place pour sa détermination par la voie du fantasme. C'est le circuit complet des méconnaissances qui donne vraiment une étoffe à ce « je », à ce moi qui peut se soutenir plus radicalement – par un circuit plus long – de ce qui est refoulé et du « sujet » non seulement impliqué dans le message ($s(A)$), mais aussi de la toile de fond du message, du fantasme.

Exemple. Pour reprendre notre exemple, le « moi » n'est pas seulement celui qui a produit le message « ce n'est pas ma mère », il est tout aussi déterminé par le circuit plus long des questions du désir (que veux-tu ? que me veut-elle ?) et de la réponse dans le poinçon tourbillonnant du fantasme. On pourrait bien sûr distinguer ici entre un moi imaginaire (à l'étage inférieur du circuit des méconnaissances) et un « Je » dit symbolique parce qu'il dépend du désir et du grand Autre (à l'étage supérieur). Mais cette distinction est artificielle. Tout d'abord la voie du désir via le fantasme n'est pas simplement symbolique, mais elle est aussi une voie imaginaire de méconnaissance. Ensuite, le « moi » lui-même n'est pas simplement imaginaire, mais il doit rester dans l'équivoque, l'attention également flottante entre ces deux déterminations engendrées dans le même circuit imaginaire.

Comme le circuit des méconnaissances impliquant le désir et le fantasme est principalement imaginaire, le flottement de l'attention exige de se poser la question d'un fil symbolique pour le désir ou encore du « statut subjectif de la chaîne signifiante dans l'inconscient »⁹. Même si l'attention flottante était pleinement sollicitée dans le fantasme et sa lecture, comme il s'agit de méconnaissances, nous sommes sollicités à déplacer à nouveau notre attention. On voit donc bien par là la fonction tout à fait dynamisante de la méconnaissance, à condition d'être reconnue comme méconnaissance. Le fantasme est une méconnaissance et nous ne pouvons pas en rester là.

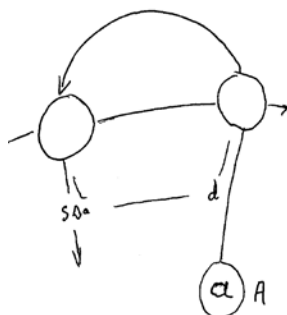
Le dernier étage du graphe

On avait reconnu une intention cachée au sein du grand Autre, plus précisément de l'objet a caché en lui. Cette intention peut-elle et doit-elle croiser une nouvelle ligne signifiante ? Ou encore le circuit imaginaire où le désir se trouve engagé a-t-il à se croiser avec une autre piste signifiante où il trouverait tout à la fois un trésor de signifiants (correspondant au grand Autre) et un message (correspondant au $s(A)$) ? C'est seulement par là qu'on peut penser un « sujet de l'inconscient » ; car le sujet du fantasme et du désir n'est pas à proprement parler inconscient, même s'il est subverti et barré par le processus signifiant de la demande ; ce qui prouve que le désir et le fantasme n'ont pas encore touché à la radicalité de l'inconscient lui-même, c'est qu'on

⁹ « Voici maintenant en effet notre attention sollicitée par le statut subjectif... » Écrits p.816.

peut les interpréter. Le sujet du fantasme on peut en parler, on peut en faire le sujet d'un énoncé et par là on peut interpréter le désir, et c'est en quoi fantasme et désir sont tous deux pris dans la méconnaissance et la voie imaginaire des méconnaissances. Cependant le sujet de l'inconscient n'est qu'une hypothèse qui restera une hypothèse. Nous remarquons bien des formations de l'inconscient... et nous inférons qu'il y a là derrière un sujet qui parle, un sujet de l'inconscient. Mais plus il parle et plus il produit de formations de l'inconscient, moins on le saisit comme sujet de l'énonciation et de l'inconscient proprement dit.

Nous saisissons le sujet comme effet du signifiant dans le premier graphe, donc à partir de l'attention flottante entre la piste de l'intention et la piste signifiante. Pour saisir maintenant non pas simplement le sujet du signifiant ou le sujet de la demande, mais le sujet de l'inconscient – le très hypothétique sujet de l'inconscient -, il faut imaginer une piste d'intention à partir de ce qui se joue au cœur de l'Autre, à partir d'un objet a (« que me veut-il ? ») et la croiser avec une autre piste, une deuxième piste signifiante, qui sera elle radicalement inconsciente.



Le concept de pulsion est introduit dans le graphe comme ce qui tient la place du grand Autre, c'est le trésor des signifiants entendu non pas simplement comme le matériel du code, mais surtout comme le tourbillon créateur du signifiant à un tout autre niveau, au niveau de l'inconscient. Les pulsions sont structurées comme le grand Autre, voilà comment on pourrait comprendre radicalement « l'inconscient est structuré comme un langage ».

Comment déterminer ce qu'est la pulsion ? Bien sûr on peut la désigner « d'un repérage organique, oral, anal, etc. »¹⁰. Mais c'est là parler de l'intention qui, à partir du cœur de A, s'adresse au fil signifiant inconscient qui lui servirait de matériel ou de mot pour s'exprimer (comme les mots servent à formuler l'intention dans la phrase). On part d'une doublure du fil de l'intention, c'est-à-dire de l'intention supposée au grand Autre. Mais il faut partir aussi et plus radicalement d'une autre piste signifiante.

Cette réserve signifiante ne se trouve pas simplement dans le grand Autre supposé bien séparé de moi, mais dans ce qui est déjà repérable déjà dans tout le premier étage du graphe, autrement dit dans la demande. En quoi alors cette réserve signifiante qu'est la pulsion serait-elle différente de la réserve signifiante qu'est le grand Autre ? La pulsion se rencontre dans l'intention de l'Autre, tandis que le grand Autre se rencontre dans

¹⁰ Écrits, p. 816

l'intention du sujet. C'est au niveau de la demande et de la demande de l'Autre que la pulsion se joue, mais seulement à la condition que le sujet s'y évanouisse, puisque le sujet de l'inconscient est un point vide, purement hypothétique. Lacan note donc la pulsion comme sujet barré poinçon de la demande. À nouveau, il faudrait penser ce poinçon comme l'articulation des quatre opérations logiques conjonction, disjonction, plus grand que, plus petit que. Mais ici les choses sont plus compliquées, car nous sommes dans une dynamique où les choses disparaissent plutôt que d'apparaître comme c'était le cas pour le fantasme. La pulsion est « ce qui advient de la demande quand le sujet s'y évanouit. Que la demande disparaisse aussi cela va de soi... »¹¹... autrement dit, nous ne pouvons plus présenter la pulsion ni par la demande, ni par le sujet, mais par la *disparition* du sujet et par la *disparition* de la demande et leur articulation en quatre opérations. Avec le fantasme, tout était apparition comme le terme fantasme le dit (phénomène apparaît, épiphanie, etc.) ; avec la pulsion, tout est dans la disparition. Avec la disparition, on aurait donc un verbe sans sujet grammatical, et bien plus, nous aurions aussi la disparition du contenu de la demande, à savoir du verbe lexical impliqué dans la demande. Sujet et demande sont donc écartés, mais il reste la coupure, coupure du sujet et coupure du verbe lexical.

Ainsi « on bat un enfant », se coupe de tout image, reste le verbe battre, un verbe et non des images ; plus loin encore, même coupé de tout imaginaire, il ne reste plus que les réversions grammaticales voix active, passive, moyenne, « battre », « être battu », « se battre ». Ce n'est là qu'un exemple, car ce qui disparaît, c'est aussi la sémantique de « battre » ; en effet de la même façon, à partir de « voir », « être vu », « se voir »... ce qui doit disparaître, c'est la sémantique de « voir ». Chaque fois la disparition pour ne laisser que les transformations grammaticales.

Le dernier reste avant la pure coupure est sémantique : « voir », « battre », « manger », « chier », « entendre » est encore ce qui provient imaginairement de l'intention du grand Autre, à savoir de l'objet a. On aurait les formes de pulsions correspondantes aux objets a : « se faire manger », « se faire chier », « se faire voir », « se faire entendre »... mais c'est encore trop pris dans l'imaginaire ; c'est la fonction logique qui importe et chacune des dites formes pulsionnelles doit être ainsi isolée de sa fonction dans le besoin, c'était déjà ce qu'impliquait la demande. Je demande quelque chose d'oral, mais cette demande dépasse le besoin, c'est une demande d'amour, une demande de reconnaissance ouvrant sur une méconnaissance, etc. Sans doute, toutes ces spécifications des formes pulsionnelles en même temps que les formes de l'objet a trouvent-elles à s'articuler à la « faveur du trait anatomique d'une marge ou d'un bord » : lèvres, anus, œil, oreille, etc.

Par là, on pourrait croire que ces spécifications indiquent une coupure simplement entre l'objet partiel en tant que séparé du corps total, une coupure proprement anatomique, coupure en partant du corps et qui permettrait de s'élever un peu plus haut. Lacan spécifie bien que, pour ce qui concerne ces objets partiels et les spécifications de la pulsion qui leur correspondent, la coupure « ne s'applique pas à ce qu'ils soient partis d'un objet total qui serait le corps, mais à ce qu'ils ne représentent que partialement la fonction qui les produit »¹². Il faut donc spécifier ces objets et ces formes autrement que par la phénoménologie anatomique, mais bien par « leur fonction » et leur fonction « partialement ». La fonction qui les produit c'est d'être pris partialement, c'est-à-dire

¹¹ Écrits, p. 817.

¹² Écrits, p. 817.

dans le graphe, dans l'attention également flottante. On devra donc comprendre l'objet a par le moyen du graphe et non l'inverse.

Avec l'attention flottante, il faut donc nous détourner de l'attention sur ces objets qui apparaissent bien représentables comme anatomiquement déterminée pour prêter attention à autre chose ; prêter attention au trait commun à ces objets : « ils n'ont pas d'image spécularisable, autrement dit d'altérité »¹³. Tant qu'ils étaient compris dans le fantasme, ils s'accommodaient encore bien avec des images spécularisables. Mais ici au niveau où disparaît le sujet et la demande, la pulsion qui est l'étoffe signifiante avec laquelle se construit le sujet de l'inconscient dans son absence, la pulsion dans son mouvement de disparition tant du sujet que de la demande, la pulsion ne laissant que le mécanisme de la coupure et les renversements actif/passif/moyen du verbe ayant perdu son sémantisme, la pulsion laisse aussi l'objet a qui s'adresse à elle à partir du grand Autre, la pulsion laisse l'objet a sans autre chose que sa fonction complexe dans le graphe.

Quel est le message auquel peut aboutir l'intention du grand Autre à partir d'un tel trésor de signifiants, trésor dépouillé à l'extrême de toute imaginisation tant du sujet que de la demande ? Que nous dirait l'Autre ? Que nous dirait-il à son propre niveau, au niveau de l'inconscient ? Il ne nous parle que de lui-même, du grand Autre et du grand Autre dépouillé : « l'inconscient est discours de l'Autre, où il faut entendre le "de" » au sens de la détermination objective : discours à propos de l'Autre¹⁴.

Le seul message que le discours supporté par l'objet a au cœur de l'Autre et prononcé à propos de l'Autre semble être extrêmement pauvre, puisqu'il se dépouille de tout imaginaire : « il n'y a pas de l'Autre de l'Autre », autrement dit, il y a un manque dans l'Autre (entre autres choses, toute personnification de l'Autre est fallacieuse). De plus, ce message n'est lui-même pas un signifié, c'est un message tout en négation du signifié prononcé par l'Autre. Ce message n'est que le seul *signifiant* d'un manque dans l'Autre, S de grand A barré. Et nous n'avons rien pour combler le vide par une signification qui comblerait ce manque. Il n'y a donc aucune Foi, aucune allégeance, aucune référence dogmatique qui puisse tenir, pas même celle de l'analyse.

Le dernier étage du graphe est donc caractérisé par une extrême pauvreté : la pulsion qui se réduit à une coupure ou encore aux réversions de la pulsion (imaginées comme sado-masochisme, comme voyeurisme-exhibitionnisme, etc.) et le message toujours le même qui se réduit à donner le signifiant d'un manque incomblable dans l'Autre.

Exemple. En reprenant mon petit exemple, ce n'est pas ma mère, il faut maintenant entendre, « faire attention », non seulement au circuit imaginaire du fantasme et du moi, mais à l'intention qui serait cachée au cœur de cette « mère » que je viens d'introduire dans ce petit message qui paraissait si simple : « ce n'est pas ma mère ». Objet a impossible qui n'est pas sans avoir des intentions et croiser un fil signifiant radicalement inconscient. Mais à ce niveau, la pulsion de me faire bouffer, de me faire chier, de me faire voir, de me faire entendre par ladite mère n'exprime, encore imaginativement, que les renversements des modes (actif, passif, moyen) avec lesquels se fait la rencontre... c'est un jeu de transformation, rien de plus. Dans la négation « ce n'est pas », je dois

¹³ Écrits, p. 818.

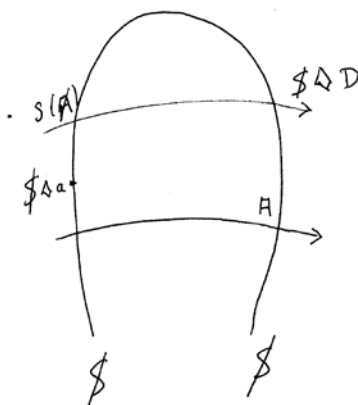
¹⁴ Écrits, p. 814.

entendre tous ces renversements où « je bouffe ma mère », où « je suis bouffé par elle », où « je me bouffe », et de même pour les autres figures imaginaires de la pulsion. Et ce qui se dit par là, c'est le manque dans l'Autre, le signifiant d'un manque dans l'Autre et mon petit exemple « ce n'est pas ma mère » peut maintenant s'entendre : ce n'est pas ma mère qui possède le savoir absolu, c'était pourtant la première et à vrai dire la seule candidate sérieuse à cette fonction. Personne ne peut donc me servir de grand Autre comme référence.

Si telle est l'importance du manque dans l'Autre, du signifiant du grand Autre barré, devons-nous faire passer ce bon message à l'analysant. « Sûrement pas, et justement en ce que notre office n'a rien de doctrinal »¹⁵. Il ne s'agit pas d'une vérité, mais bien d'une nécessité de structure dans le développement de l'attention également flottante. Autrement dit, S de grand A barré n'est pas un point particulier du graphe qui s'opposerait tout simplement à chacun des autres points du graphe comme une première lecture pourrait le faire croire. Chaque signifiant implique déjà l'intégralité du graphe, y compris ce dernier message, cette signification ultime qui dit le trou radical de l'Autre qui n'a pas le savoir absolu... pas même sous la forme d'un Autre de l'Autre (qui n'existe pas).

Le sujet éparpillé dans le graphe.

On a vu que chaque signifiant représentait le sujet, un sujet subverti, barré du besoin et divisé entre une multitude de positions provisoires dans les chemins du graphe ; toutes ces représentations du sujet par le signifiant (c'est-à-dire au lieu de l'Autre) ne valent que « pour », que dans la visée du signifiant du manque dans l'Autre.



Autrement dit, lorsque je disais que S1 (le chien) représente le sujet pour S2, dans la visée de S2 (le chien fait miaou), je dois entendre que ce S2 peut bien apparaître comme un nouveau savoir créé dans la poésie de ce petit garçon qui a produit cette métaphore. Mais ce savoir poétique n'est fondamentalement rien d'autre qu'un signifiant du manque de l'Autre. Et sans ce signifiant du manque de l'Autre, il n'y aurait aucune place pour de telles inventions poétiques, ou encore aucune place pour le signifiant en général.

¹⁵ Écrits, p. 818.

Il est donc présent dans l'exercice de n'importe quel signifiant et le graphe n'est autre que le développement de ce qu'il faut entendre dans n'importe quel signifiant.

(à suivre)

Christian Fierens